



Abel et Caïn

SPÉCIMEN

DIALOGUE III.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M^{lle} BONNE, JULIA, EUGÉNIE, AUGUSTINE, CHARLOTTE, SIDONIE.

AUGUSTINE.

Bonjour, mademoiselle Bonne ; Julia m'a dit que vous saviez les plus jolis contes du monde, et je viens vous prier de m'en dire un.

MADEMOISELLE BONNE.

Oui, ma chère, je sais de jolis contes, de belles histoires, et je vous en raconterai tant que vous voudrez.

AUGUSTINE.

Quelle différence y a-t-il entre un conte et une histoire?

MADEMOISELLE BONNE.

Une histoire est une chose vraie, et un conte est une chose fausse qu'on écrit, qu'on raconte, pour amuser.

LE MAGASIN DES ENFANTS

AUGUSTINE.

Mais ceux qui font des contes sont donc des menteurs, puisqu'ils disent des choses fausses.

MADEMOISELLE BONNE.

Non, ma chère ; mentir, c'est chercher à tromper. Or, comme ils avertissent que ce sont des contes, ils ne veulent tromper personne.

AUGUSTINE.

Je vous prie, dites-moi un conte et une histoire, afin que je juge que sera le plus joli des deux.

SPÉCIMEN

MADEMOISELLE BONNE.

blonders ; je vous donnerai une belle histoire à lire, vous l'apprendrez par cœur, et je vais vous raconter un joli conte ; écoutez, mes chers enfants.

LE PRINCE CHÉRI

CONTE.

Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme, que ses sujets l'appelaient le *Roi Bon*. Un jour qu'il était à la chasse, un petit lapin blanc, que les chiens allaient tuer, se jeta dans ses bras. Le roi caressa ce petit lapin, et dit : « Puisqu'il s'est mis sous ma protection, je ne veux pas qu'on lui fasse du mal. » Il porta ce petit lapin dans son palais, et lui fit donner une jolie maisonnette ainsi que de bonnes herbes à manger. La nuit, quand le roi fut seul dans sa chambre, il vit paraître une belle dame ; elle n'avait point d'habits d'or et d'argent, mais sa robe était blanche comme de la neige, et au lieu de coiffure, elle portait une couronne de roses blanches. Le bon roi fut bien étonné de voir cette dame ; car les portes étaient fermées, et il ne savait pas comment elle était entrée.

Elle lui dit : « Je suis la fée Candide ; je passais dans le bois, lorsque vous chassiez, et j'ai voulu savoir si vous étiez bon comme tout le monde le dit. Pour cela, j'ai pris la figure d'un petit lapin, et je me suis sauvee dans vos bras, car je sais que ceux qui ont de la pitié pour les bêtes en ont encore plus pour les hommes ; et, si vous m'aviez refusé votre secours, j'aurais cru que vous étiez méchant. Je viens vous remercier du bien que vous m'avez fait, et vous assurer que je serai toujours de vos amies. Vous n'avez qu'à me demander tout ce que vous voudrez, je vous promets de vous l'accorder. »

« Madame, répondit le bon roi, puisque vous êtes une fée, vous devez savoir tout ce que je souhaite : je n'ai qu'un fils que j'aime beaucoup, et pour cela on l'a nommé le prince Chéri : si vous avez quelque bonté pour moi, devenez l'amie de mon fils. »

« De bon cœur, poursuivit la fée ; je puis rendre votre fils le plus beau prince du monde, ou le plus riche, ou le plus puissant ; choisissez ce que vous voudrez pour lui. »

« Je ne désire rien de tout cela pour mon fils, répliqua le bon roi, mais je vous sera bien obligé, si vous voulez le rendre le meilleur de tous les princes. Que lui servirait-il d'être beau, riche, d'avoir tous les royaumes du monde, s'il était méchant ? Vous savez bien qu'il serait malheureux, et qu'il n'y a que la vertu qui puisse le rendre content. »

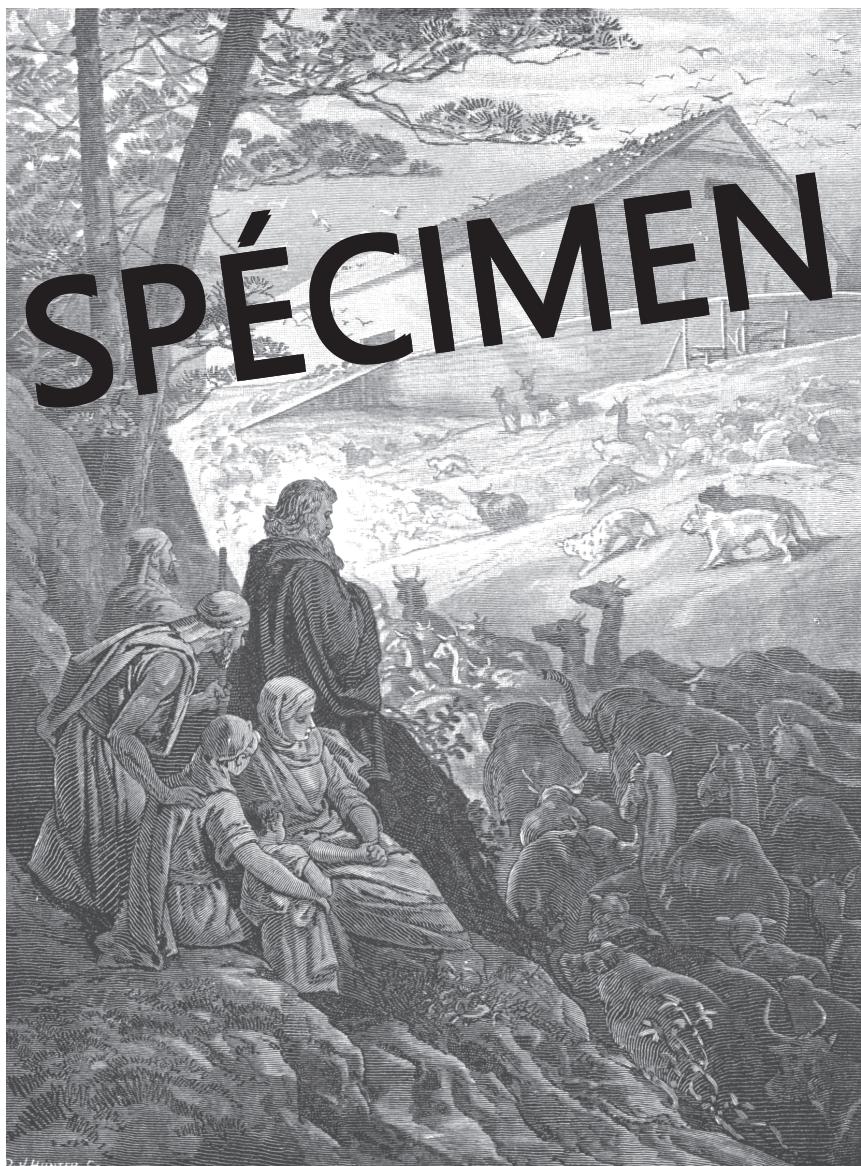
« Vous avez bien raison, lui dit Candide ; mais il n'est pas en mon pouvoir de rendre le prince Chéri honnête homme malgré lui ; il faut qu'il travaille lui-même à devenir vertueux. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de lui donner de bons conseils, de le reprendre de ses fautes, et de le punir, s'il ne veut pas se corriger et se punir lui-même. »

Le bon roi fut fort content de cette promesse, et il mourut quelques temps après. Le prince Chéri pleura beaucoup son père, car il l'aimait de tout son cœur, et il aurait donné tous ses royaumes, son or et son argent, pour le sauver. Deux jours après la mort du bon roi, Chéri étant couché, Candide lui apparut : « J'ai promis à votre père, lui dit-elle, d'être de vos amies, et, pour tenir ma parole, je viens vous faire un présent. » En même temps, elle mit au doigt de Chéri une petite bague d'or, et ajouta : « Gardez bien cette bague, elle est plus précieuse que les diamants ; toutes les fois que vous ferez une mauvaise action, elle vous piquera le doigt ; mais si, malgré sa piqûre, vous continuez, vous perdrez mon amitié, et je deviendrai votre ennemie. » Candide disparut, et laissa Chéri bien étonné. Il fut quelque temps si sage, que la bague ne le piquait point du tout ; et cela le rendait si content, qu'on ajouta au nom de Chéri qu'il portait celui d'*Heureux*.

Étant un jour allé à la chasse, et n'ayant rien pris, il ressentit de la mauvaise humeur ; il lui sembla alors que sa bague lui pressait un peu le doigt ; mais, comme elle ne le piquait pas, il n'y fit pas beaucoup attention. En rentrant dans sa chambre, sa petite dame, Blaï, vint à lui et fut surprise de le voir triste ; il lui dit : « Pour toute messe plus d'humeur à ce point, je cassai. » La pauvre petite chienne, qu'il haïtait tant pour le tirait par son harnachement, pour l'engager au moins à la regarder ; cela l'importuna Chéri, qui lui donna un grand coup de pied. Dans le moment où la bague le piqua, comme si c'eût été une épingle ; il fut bien étonné, et s'assit tout honteux dans un coin de sa chambre. Il disait en lui-même : « je crois que la fée se moque de moi; quel grand mal ai-je fait, en donnant un coup de pied à un animal qui m'importe? A quoi me sert d'être maître d'un grand empire, puisque je n'ai pas la liberté de battre mon chien ? »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua une voix qui répondait à la pensée de Chéri : vous avez fait trois fautes au lieu d'une : Vous avez été de mauvaise humeur ; vous vous êtes mis en colère, ce qui est fort mal ; et puis vous avez été cruel envers un pauvre animal qui ne méritait pas d'être maltraité. Si c'était une chose raisonnable et permise que les grands pussent maltraiter tous ce qui est au-dessous d'eux, je pourrais en ce moment vous battre, vous tuer, puisqu'une fée est plus qu'un homme. L'avantage d'être maître d'un grand empire ne consiste pas à pouvoir faire le mal qu'on veut, mais tout le bien qu'on peut. » Chéri avoua sa faute, et promit de se corriger, mais il ne tint pas parole.

SPÉCIMEN



L'arche de Noé

DIALOGUE V.

TROISIÈME JOURNÉE.

EUGÉNIE, M^{lle} BONNE, AUGUSTINE, JULIA, SIDONIE.

EUGÉNIE.

Ma bonne amie, j'ai dîné avec ces demoiselles, et nous ne sommes restées qu'un demi quart d'heure à table.

MADEMOISELLE BONNE.

Je vais donc vous croire sur votre enfant, il n'y a rien de si contraire à la santé qu'un manger trop vite.

SPECIMEN

AUGUSTINE.

Veuillez nous pardonner pour cette fois, et je vous jure, sur ma conscience, que je ne savais pas que c'était une faute de manger trop vite.

MADEMOISELLE BONNE.

Et c'est aussi une faute de jurer sur votre conscience ; une autre fois ne le faites pas.

Allons nous asseoir dans le jardin, et je vous dirai le conte que je vous ai promis.

LA BELLE ET LA BÊTE

Il y avait une fois un marchand qui était extrêmement riche ; il avait six enfants, trois garçons et trois filles, auxquels il donna toutes sortes de maîtres. Ses filles étaient très belles ; mais la cadette surtout se faisait admirer, et on ne l'appelait, quand elle était petite, que la *Belle Enfant*, en sorte que le nom lui en resta, ce qui donna beaucoup de jalouxie à ses sœurs. Cette cadette, qui était plus belle que ses sœurs, était aussi meilleure qu'elles. Les deux aînées avaient beaucoup d'orgueil, parce qu'elles étaient riches ; elles faisaient les dames et ne voulaient pas recevoir les visites des autres filles de marchands ; il leur fallait des gens de qualité pour leur compagnie, elles allaient tous les jours au bal, à la comédie, à la promenade, et se moquaient de leur cadette, qui employait la grande partie de son temps à lire de bons livres. Comme elles étaient fort riches, plusieurs gros marchands les demandèrent en mariage ; mais les deux aînées répondirent qu'elles ne se marieraient jamais, à moins qu'elles ne trouvassent un duc, ou tout au moins un comte. La Belle, car je vous ai dit que c'était le nom de la plus jeune, la Belle, dis-je, remercia bien honnêtement ceux qui voulaient l'épouser ; mais elle leur dit qu'elle était trop jeune, et quelle souhaitait de tenir encore compagnie à son père. Tout d'un coup, le marchand perdit son bien, et il ne lui resta qu'une petite maison de campagne bien loin de la ville. Il dit en pleurant à ses enfants qu'il fallait aller dans cette maison, et qu'en travaillant comme des paysans, ils y pourraient vivre. La pauvre Belle fut affligée d'abord de perdre sa fortune ; mais elle se dit à elle-même : « Quand je pleurerais beaucoup, les larmes ne me rendront pas mon bien, il faut tâcher d'être heureuse sans fortune. » Lorsqu'ils furent arrivés à leur maison de campagne, le marchand et ses trois fils s'occupèrent à labourer la terre. La Belle se levait à quatre heures du matin, et se dépêtrait de nettoyer la maison et l'appartement pour la famille. Elle eut d'abord beaucoup de peine ; car elle n'était pas accoutumée à travailler comme une servante ; mais au bout de deux mois, elle devint très forte, et la fatigue lui donna une santé parfaite. Ses deux sœurs, au contraire, s'ennuyaient à la mort. Elles se levaient à dix heures du matin ; se promenaient, perdaient leur temps à regretter les beaux habits et les compagnies. Elle se disaient : « Voyez notre cadette, elle a l'âme si basse et si stupide, qu'elle est contente de sa malheureuse situation. » Le bon marchand ne pensait pas de même, il admirait la vertu de cette jeune fille, et surtout sa patience ; car ses sœurs, non contentes de laisser faire à celle-ci l'ouvrage de la maison, l'insultaient à tout moment.

Il y avait un an que cette famille vivait dans la solitude, lorsque le marchand reçut une lettre par laquelle on lui mandait qu'un vaisseau, sur lequel il avait des marchandises, venait d'arriver heureusement. Cette nouvelle faillit tourner la tête à ses deux aînées qui pensaient qu'à la fin elles pourraient quitter cette campagne où elles s'ennuyaient tant ; et quand elles virent leur père prêt à partir, elles le prièrent de leur apporter des robes, des palatines, des coiffures et toutes sortes de bagatelles. La Belle ne lui demandait rien, car elle pensait en elle-même que tout l'argent des marchandises ne suffisait pas pour payer ce que ses sœurs souhaitaient. « Tu ne me pries pas de t'acheter quelque chose », lui demanda son

SPECIMEN

SPÉCIMEN



David jouant de la harpe devant Saül

DIALOGUE XXIV.

VINGT-DEUXIÈME JOURNÉE.

MADEMOISELLE BONNE.

Avant de vous dire un conte, je veux vous annoncer que Léonie a été douce comme un mouton, et qu'elle n'a fait qu'une seule faute qu'elle a réparée sur-le-champ : votre nouvelle compagne me disait ce matin qu'elle n'avait jamais été si contente dans toute sa vie que pendant ces trois jours. Au reste, si elle peut corriger son orgueil et sa colère, comme je l'espère, elle deviendra fort aimable ; car elle se plaît à l'étude, elle ne manque pas d'esprit, et a le cœur excellent.

SPÉCIMEN

LÉONIE
MADEMOISELLE BONNE.
You're a bien bonne je m'encourage.

Je vous assure, ma chère, que je ne vivrais pas longtemps si la scène qui s'est passée dans notre dernière réunion se renouvelait souvent, mais je veux l'oublier. Écoutez donc ce conte, mes enfants.

LE PRINCE SPIRITUEL.

conte.

Il y avait une fois une fée qui désirait épouser un roi ; comme elle avait une

fort mauvaise réputation, le roi ne voulut point devenir le mari d'une femme que personne n'estimait. Une bonne fée, qu'on nommait *Diamantine*, fit épouser à ce prince une jeune princesse qu'elle avait élevée, et promit de le défendre contre la fée *Furie*. Mais peu de temps après, cette dernière devint assez puissante pour se venger, parce qu'elle fut nommée reine des fées, et qu'elle disposa ainsi d'un pouvoir souverain.

Elle se trouva aux couches de la reine, et affligea le fils que celle-ci mit au monde d'une laideur que rien n'eût pu surpasser. Diamantine, qui s'était cachée dans la ruelle du lit de la reine, essaya de consoler la pauvre mère lorsque Furie fut partie. « Ayez bon courage, dit Diamantine, malgré la malice de votre ennemie, votre fils sera fort heureux un jour. Vous le nommerez *Spirituel*; et non-seulement il aura tout l'esprit possible, mais il pourra encore en donner à la personne qu'il aimera le mieux. » Cependant, le petit prince était si laid, qu'on ne pouvait le regarder sans frayeur : soit qu'il pleurât, soit qu'il voulut rire, il faisait de si affreuses grimaces, que les petits enfants qu'on lui amenait pour jouer avec lui en avaient peur, et disaient que c'était la bête. Quand il fut raisonnable, tout le monde souhaitait l'entendre parler ; mais on fermait les yeux ; et le père, le frère, et même sa mère la plupart du temps car qu'il veut, songeant pour Spirituel un haine si forte que la reine ayant eu un second fils, il l'obligea de robe le nouveau-né au hérifer. Si tel quel c'eût sans murmure accouru une à son frère, et, habité de la pottise des horreurs, qu'il n'estime pas la beauté du corps, sans se soucier d'celle de l'âme, il se retira dans un solitude où l'appliqua à l'étude de la sagesse, il devint extrêmement heureux. Ce n'était pas la le compte de la fée Furie ; elle voulait qu'il fût misérable.

Elle avait un fils nommé *Charmant*, elle l'adorait, quoiqu'il fût la plus grande bête du monde. Comme elle voulait le rendre heureux, à quelque prix que ce fût, elle enleva une princesse qui était parfaitement belle ; mais afin que celle-ci ne fût point rebutée par la bêtise de Charmant, elle souhaita qu'elle fût aussi sotte que lui. Cette princesse, qu'on appelait *Astre*, vivait avec Charmant, et quoiqu'ils eussent seize ans passés, on n'avait jamais pu leur apprendre à lire, Furie fit peindre la princesse, et porta elle-même le portrait dans une petite maison où Spirituel vivait avec un seul domestique. La malice de la méchante fée réussit : quoique Spirituel sut que la belle Astre était dans le palais de son ennemie, il désira tellement devenir l'époux de cette princesse qu'il résolut de se rendre auprès d'elle ; mais en même temps, se souvenant de sa laideur, il vit bien qu'il était le plus malheureux de tous les hommes, puisqu'il était certain de paraître horrible aux yeux de cette jolie fille.

Il résista longtemps au désir qu'il avait de la voir ; mais enfin il partit avec son valet. Astre se promenait dans le jardin avec Diamantine, sa gouvernante. Lorsque la princesse vit approcher Spirituel, elle fit un grand cri et voulut s'enfuir ; mais Diamantine l'en ayant empêchée, elle cacha sa tête dans ses deux mains, et dit à la fée : « Ma bonne, faites sortir ce vilain homme, il me ferait mourir d'épouvante ! » Le prince voulut profiter du moment où Astre avait les yeux fermés pour lui faire un compliment bien tourné ; mais elle était trop bête pour le comprendre. En même temps, Spirituel entendit Furie qui riait de toute sa force en se moquant de lui. « Vous en avez assez fait pour la première fois, dit-elle, prince ; vous pouvez vous retirer dans un appartement que je vous ai fait préparer, et d'où vous aurez le plaisir de voir la princesse tout à votre aise. » Spirituel ne voulut point donner à

SPECIMEN